

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 AVRIL 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

Nous prévenons les dessinateurs que nous donnerons, dans un prochain numéro, les conditions d'un concours de dessin au crayon. Le sujet sera UNE TÊTE D'APRÈS NATURE. Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Ce concours, premier du genre, devrait nous mériter la sympathie de tous ceux qui s'occupent des choses de l'art. Dites-le à vos amis.

FRANC - PARLER

LE RÔLE DES FEMMES

Les pourparlers dont devait dépendre la paix entre le Transvaal et l'Angleterre sont rompus définitivement par la faute de M. Chamberlain, disent les personnes informées.

Quoi qu'il en soit, il est certain, le rôle pacificateur assumé par une noble femme : Mme Louis Botha. C'est elle, dont la douce influence inclina Louis Botha à entendre sans trop de peine les propositions pacifiques. C'est elle aussi qui fit comprendre à lord Kitchener, que les propositions pour être acceptées, devaient sauvegarder l'honneur de ceux qui se défendent avec un si héroïque courage.

La paix ne se conclura point. Il nous plaît, toutefois, de ne pas laisser passer, sans un mot de respectueuse et fraternelle sympathie, ce geste d'une femme qui, une fois encore, suit la grande tradition de toutes les femmes dignes de leur rôle. Nous ne sommes pas des héroïnes—malgré des exemples illustres de grand courage féminin—nous ne sommes pas des guerrières. La gloire sanglante ne nous séduit pas.

Un rôle opposé nous plaît mieux. Celles qui sont mères savent combien une vie humaine, si douloureusement créée, si longuement, si soigneusement mise, pendant des années, à l'abri de la maladie, du chagrin de la crainte même, combien cette existence précieuse nous tient aux entrailles par la durée même, et l'angoisse qu'elle nous a d'abord coûtée. Les mères détestent la guerre.

Le poète latin l'a dit, non le premier. Ce n'est point elles qui, pour un mot, pour un défi, pour accroître d'une province un pays qui n'en a pas besoin, entreprendront la guerre atroce où la mort fauche à pleines gerbes, comme un moissonneur à la Saint-Jean.

Mme Botha sait tout cela et, pieusement douce, elle s'entremet pour la paix. Assez de sang, assez de larmes ont coulé de part et d'autre. Même vaincu, le pays qui sut défendre de la sorte sa liberté, demeure en telle attitude devant l'histoire. Cela suffit à cette femme forte, à cette âme fière que le malheur n'accable pas. Une fraternité tendre nous

vient pour celle qui ose réclamer la paix pour le bien de tous. Et nous, que la guerre épouvante—car ce n'est pas nous qui serions en danger—nous souhaitons à notre sœur lointaine ce qui remplit le mieux une âme féminine : la paix dans son pays comme dans sa famille, des fils dignes de leurs parents.

MARIE OSMONT.

LA DISTANCE N'EFFACE PAS LA NATIONALITÉ

S'il est un fait triste à constater pour qui aime son pays, c'est bien l'exode continu de nos Canadiens-français vers les États-Unis.

Ce sont des morceaux de patrie allant s'offrir à l'appétit effroyable de l'hydre américain qui, lorsqu'il ne les dévore pas toujours, nous les rend méconnaissables. Ce ne sont plus ces robustes paysans aux bras nerveux faits pour remuer la bonne vieille terre canadienne, ce sont des êtres exténués, anémiés par l'air vicié des grandes manufactures. Heureux encore si au sein de cette moderne Babylone, ils n'ont pas oublié les derniers accents de leur langue maternelle, la première vérité de leur religion des jeunes années !

Mais, puisqu'en leur idée, nos gens des campagnes croient qu'en abandonnant le sol canadien pour celui des États-Unis, ils s'assurent le pain des vieux jours—ce qui, d'ailleurs, est la plus perfide des illusions,—et qu'ils s'opiniâtrent à ne pas vouloir reconnaître la richesse de la province de Québec et des Territoires du Nord-Ouest, puisqu'après tout ils nous laissent avec le désir bien arrêté de conserver leur langue, leur religion et leurs mœurs, nous nous sentons plus enclins à les plaindre qu'à les blâmer.

Il est bien vrai que ces bonnes résolutions s'effritent au contact journalier d'idiômes étrangers : un bon Père Jésuite, qui vient de prêcher une retraite là-bas me l'a affirmé, bien tristement, hélas ! mais il est un remède à cette perte partielle de la nationalité, et ce remède, c'est dans les sociétés, les cercles, les associations canadiennes, dans le cercle intime de la famille qu'il se trouve. C'est au sein de la famille que se continuent sans s'affaiblir les traditions d'une race, que se conservent sa langue et sa foi.

Qu'importe que tout le jour l'exilé soit forcé dans la lutte pour la vie de se servir d'une langue qui n'est pas la sienne, d'affecter des coutumes qui ne sont pas siennes, si, le soir, dans la douce intimité du foyer domestique, il exige que seul le beau parler français chante sur les lèvres de son épouse et de ses enfants.

Qu'importe que durant les heures de rude labeur, il soit en but aux railleries de ses compagnons d'usine, d'une croyance autre que la sienne, si, revenu chez lui, il peut prier en français le Dieu de sa campagne d'autrefois.

La famille, je le répète, c'est la conservatrice admirable des forces d'une nation ; c'est une petite patrie au sein de la grande ; c'est une petite société au milieu de la grande société humaine.

Si chaque famille de nos compatriotes des États-Unis se conduisait ainsi, et, en se groupant formait la grande société des Canadiens-français du sol américain, elle serait parfaite et parfaitement conservatrice, étant basée sur la famille. Nous n'aurions pas à craindre pour leur nationalité première, ni leur foi, car celui qui tient à sa langue comme à ses yeux n'abandonne jamais la religion dans laquelle il est né.

Le vieux dicton sera toujours vrai : l'union fait la force, et il ne faut jamais l'oublier surtout en parlant des Canadiens qui, malheureusement, ont des tendances marquées à se nuire les uns les autres. Cette anomalie, quand ils sont parmi nous, n'a pas toujours les conséquences désastreuses qu'elle produit à l'étranger, alors que tout se coalise pour leur ôter de l'esprit qu'ils sont Français et les excite à mépriser ceux qui sont restés fidèles au culte et au souvenir de leur ancienne patrie.

Canadiens-français des États-Unis, nos frères, vous êtes toujours les descendants de ceux qui arrosèrent de leur sang le sol du Canada pour en faire fleurir la liberté de croyance et de langage ; loin des campagnes incultes mais fécondes qui vous rappellent, ne l'oubliez pas !

Que le culte de la langue française soit pour vous une seconde religion. Répétez-vous souvent que vous êtes Français et soyez-en fiers. Faites comme nous dont les cœurs ont battu, ont claqué comme des drappeaux français, lorsque de grandes voix venues de pays des ancêtres nous ont prouvé qu'on nous aime toujours là-bas du même amour avec lequel une mère aime ses enfants exilés !...

Et nous nous en sommes glorifiés !

ALBERT LOZEAU.

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

M. GEORGES GAUVREAU

S'il est parmi nous, Canadiens-français, un homme qui a su s'attirer en peu de temps toutes les sympathies de ses compatriotes, nous nommerons en premier lieu, M. Geo. Gauvreau, le propriétaire-directeur et en même temps le fondateur du Théâtre National Français, de cette ville.

Depuis longtemps déjà M. Gauvreau songeait qu'il nous manquait une scène éminemment nationale française, où l'on pourrait retrouver dans leur intégrité les nobles traditions de notre Mère-Patrie : la France. C'est pourquoi nous devons toute notre reconnaissance à celui qui, un des premiers, a su se dévouer pour ses compatriotes, et nous sommes assurés que nos lecteurs seront heureux de posséder la photographie de l'homme auquel nous devons cette institution tant désirée hier.

Un mot de biographie.



Photo. Laprés & Lavergne

M. GEORGES GAUVREAU

M. Geo. Gauvreau est né à Montréal en 1864. Parti dès le bas âge avec ses parents pour les États-Unis ; il y suivit les cours des Ecoles chrétiennes avec un rare talent. Il revint plus tard au Canada et c'est ici que, sentant plus que jamais l'obligation de suivre ses aptitudes théâtrales tout en dotant notre ville d'une scène unique, il a fondé ce que depuis longtemps caressaient ses rêves : un Théâtre National Français.

L'art français lui est redevable d'une propagande inconnue jusqu'à ce jour. Son œuvre est maintenant assise sur des bases assez solides pour prédire qu'elle restera et dans quelques années notre public sera entièrement revenu au beau et moral théâtre français, alors qu'il menaçait de prendre des habitudes malsaines en fréquentant les scènes anglaises, en se familiarisant avec les idées saxonnes.

Le succès lui a souri parce qu'il a frappé la note juste. C'est un heureux mortel, et il a droit à une bonne place dans l'histoire de l'art au Canada.

Remercions cordialement M. Gauvreau, pour ce qu'il a fait pour nous et souhaitons lui de bon cœur, un succès toujours croissant.—A. DE B...